



desclée
de
brouwer

La France de Nicolas Sarkozy

François Taillandier

La France de Nicolas Sarkozy

Du même auteur

Les nuits Racine, éditions de Fallois, 1992, prix Roger-Nimier.

Mémoires de Monte-Cristo, éditions de Fallois, 1994.

Tous les secrets de l'avenir, Fayard, 1996.

Aragon 1897-1982, quel est celui qu'on prend pour moi ?
Fayard, 1997, prix de la Critique de l'Académie française.

Des hommes qui s'éloignent, Fayard, 1997.

Journal de Marseille, éditions du Rocher, 1999.

Anielka, Stock, 1999, Grand prix du roman de l'Académie française.

N 6, la route de l'Italie, Stock, 2000.

Le cas Gentile, Stock, 2001.

Borges, une restitution du monde, Mercure de France, 2003.

Balzac, Folio, 2005.

Option Paradis (La Grande Intrigue I), Stock, 2005.

Telling (La Grande Intrigue II), Stock, 2006.

Il n'y a personne dans les tombes (La Grande Intrigue III),
Stock, 2007.

Ce monde-là, Flammarion, 2008.

Un Réfactaire, Barbey d'Aurevilly, Bartillat, 2008.

Ce n'est pas la pire des religions (avec Jean-Marc Bastière),
Stock, 2009.

La langue française au défi, Flammarion, 2009.

Les romans vont où ils veulent (La Grande Intrigue IV),
Stock, 2010. *Time to turn (La Grande Intrigue V)*, Stock,
2010.

Le père Dutourd, Stock, 2011.

En collaboration avec Bernard Deubelbeiss :

L'épopée de Compostelle, L'Instant durable, 2006.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'Assis de la pensée à opposer aux Debout de la subversion. Les désaccords n'ont plus lieu qu'entre instances largement d'accord sur les objectifs à atteindre, et qui ne se séparent même pas sur la question de la désirabilité d'un monde en train de se suicider³. » C'était, avec deux ans d'avance, la description précise de la dernière campagne présidentielle.

Je crois qu'il faudrait partir de réflexions comme celles-là si l'on veut réinstaller le logiciel du débat politique. Car tel est l'enjeu : la possibilité intellectuelle d'un débat politique. Il suffit d'écouter une demi-minute Mme Péresse, par exemple, ou Mme Dati, pour comprendre que l'UMP est formée de gardes bleus, comme il y eut des gardes rouges : des gens parfaitement programmés, qui ne doutent plus de rien.

28 juin

Rhétorique

L'étude des champs lexicaux, facilitée par la fonction « rechercher » des ordinateurs, est toujours instructive. Dans le discours adressé par le président aux parlementaires récemment réunis à l'Élysée, le mot « responsabilité » n'apparaît pas moins de trente-deux fois, dont vingt-trois sous la forme « prendre mes responsabilités » (« je veux », « il me faut », « mon devoir est de »). « Devoir » est un autre motclef : aux quatre apparitions du terme, il faut ajouter onze « on doit » et quatre « on n'a pas le droit », ou « plus le droit » ; total, dix-neuf. Pas autant que la volonté, cependant : « je veux » apparaît trente fois, dont dix fois conjugué avec « prendre mes responsabilités ».

Et ce n'est pas un vain mot. « Je veux » s'accompagne de « je vais » (cinq fois), « on va » (cinq fois) et « nous allons » (dix fois) : total, vingt. Je vais, on va, nous allons quoi ?

Réponse : « tout ». « Tout donner. » « Tout dire » (aux Français). « Tout faire » (de ce qu'on a dit). « Tout remettre à plat. » Total, quinze occurrences, sans compter les « tout ce que » (l'on a promis), et aussi toutes les conséquences, toutes les modalités, toutes les pistes.

Ce n'est pas tout. L'engagement ne se dit pas seulement, il dit qu'il se dit. On relève neuf « je le dis », dont deux « comme je le pense », les sept autres étant réservés « à ceux qui... » (anonyme, dépréciatif), ou bien à X ou Y (nominal, cordial). Plus un « je vous le dis » et quatre « je vais vous dire ».

Peut-être aurait-il fallu, pour reproduire le texte sur le site de la présidence, l'émonder de certaines tournures orales : « L'économie, elle dépend de... » « Le défi que je vous propose, il est le suivant... » Et il est gênant d'y trouver un infinitif à la place d'un participe passé, un « après que » suivi du subjonctif, un amusant « aller de paire » et même une surprenante « recherche du cancer ». À moins que ces négligences ne visent justement à prouver qu'on a affaire à un homme d'action et non pas à un intello qui s'écoute parler...

Je voudrais enfin m'arrêter sur deux formulations étranges, où semble se couler un involontaire aveu des mystères d'une personnalité. « À ceux qui tous les jours guettent de ma part le reniement, je veux leur dire qu'ils attendront encore à un endroit où je ne serai plus depuis longtemps. » Curieuse identification à un courant d'air, quand il s'agit de proclamer la fermeté (ce serait donc pour ça, le jogging ?). Et ceci encore : « Je vais vous dire quelque chose : cela soulage de faire ce à quoi on croit profondément. »

Cela soulage, vraiment ? Mais de quoi donc ?

5 juillet

Le style du règne

On s'est ému du qualificatif de « salope » appliqué par M. Devedjian à Mme Comparini. Je trouve souvent, et cette fois encore, nos indignations bien sélectives. On se récrie sans prendre garde qu'il n'a fait qu'aller un peu plus loin que tout le monde.

Les politiques, depuis assez longtemps, ont pris l'habitude de s'exprimer en public comme s'ils étaient avec leurs copains devant la machine à café. Cela a commencé par le tutoiement ostensible et l'emploi des prénoms : « J'ai dit à Lionel... » On vient encore d'entendre M. Fillon parler de « Nicolas » à propos du président. Puis ce furent les expressions délibérément vulgaires, volontiers reprises par les journaux. C'était gagnant-gagnant, comme disait « Ségo » : pour le journaliste, ça rendait le papier plus vivant ; pour le politique, ça montrait qu'il était « proche des gens ». Ainsi s'est-on habitué à lire des « on va dans le mur », des « les électeurs ça ils s'en tapent », des « je l'ai trop gavé », sans parler des propos carrément orduriers que n'ont jamais démentis MM. de Villepin et Sarkozy au temps où ils étaient rivaux.

Enfin, nous avons désormais un président qui dit « Ok ». Affirmation d'efficacité. Le message subliminal, c'est : nous on bosse, on est des managers, des gens de terrain, on parle vrai, on ne fait pas de chichis. Alors tout se tient, on dit « Ok », on est pendu à son portable, on explique « j'ai appelé Christine, je lui ai dit tu prends Bercy », ok, ok d'accord.

Serait-ce le style du règne ? À mon avis, les Français s'en fatigueront vite. Même les moins instruits d'entre eux (et peut-être justement pour cela) souhaitent que leurs enfants s'expriment correctement. Il ne serait pas déplacé que nos

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

21 novembre

Froides ténèbres

« Bientôt, nous entrerons dans les froides ténèbres... » Dès six heures, le bistro du coin de la rue s'illumine ; c'est l'heure où la bière coule au comptoir. Un peuple las vient bavarder, feuilleter le journal, rêvasser en regardant les volutes de fumée des cigarettes. Pour quelques semaines encore, parce qu'après, fini ! On aura retiré au brave peuple, et pour son bien, un de ses modestes bonheurs. Personne ne semble plus comprendre que le bistro, depuis la nuit des temps, sert à faire des choses inutiles et négatives : boire, jouer, perdre son temps, reluquer les femmes, fumer. Et qu'interdire le tabac au café est aussi intelligent que si l'on défendait de prier dans les églises. Jusqu'ici, la société savait obscurément qu'il faut faire la part du négatif, de ce que Freud nomma la pulsion de mort.

La prohibition du tabac tuera le bistro du coin. C'est probablement ce qu'on veut, en réalité. J'ai lu que les bars à narguilé sont aussi dans le collimateur. Cette pratique hautement civilisée, en des lieux où nul n'est contraint de se rendre, et par laquelle se formait une amicale « convivance » entre Français et Maghrébins ou Turcs, risque d'être proscrite pour de pitoyables motifs sanitaires. En particulier le fait qu'on place l'embout entre les lèvres.

Mais il faut s'attendre à tout, désormais. Hier, j'ai vu à la télé une chose que je n'aurais pas crue possible: un spot de prévention contre la poignée de main. Oui, vous avez bien lu. Ce geste parmi les plus beaux qui puissent signifier l'amitié, la confiance, le désir de concorde, est un geste hygiéniquement incorrect. Ça transmet des microbes. On nous dira bientôt qu'il faut cesser de faire la bise aux copains et aux copines. D'ailleurs, on le dit déjà, ou presque. Il est recommandé aux

mamans enrhumées de porter un masque devant les enfants en bas âge. C'est sale, un bisou dans le cou ! Pouah !

Évidemment, ces petites choses-là paraissent secondaires. Elles font pourtant l'ambiance d'une société. Je me demande vers quelles ténèbres on nous emmène.

13 décembre

Courons aux courses

« Noël approche ; vous courez faire vos courses », constatait l'autre soir un présentateur de journal télévisé. Cette formulation candidement maladroite (on sait que « courses », en néolangue, remplaçant achats ou provisions, désigne indifféremment le fait de se rendre dans un magasin, l'acte d'acquisition et la marchandise même qu'on achète) prenait des allures de lapsus. Courir, courses. Courir à la course. Cette espèce d'intransitivité pléonastique, d'avalement réciproque et simultané de l'en-soi et du pour-soi, digne des paradoxes de Zénon d'Élée, m'a laissé songeur.

J'y repensais en observant l'omniprésence persistante et même redoublée, dans les publicités de l'avant-Noël, des objets mobiles de communication. Après tant de portables, de palm, d'iPhones, d'iPod, de MP3, on aurait pu croire que la cour était pleine. Pas du tout ! Connaissez-vous le HTC TyTn II et son TomTom Navigator ? Le Glofiish X500+ et son écran VGA ? Et le slider 3.5 G Serenata ? L'oreillette Sugar de Blue Trek ? La QuickCam Pro pour portables, avec sa technologie RightLigh 2 grâce à laquelle (*horresco referens* !) « votre belle-mère se croira assise en face de vous » ? Plus que jamais, le message c'est le média, le pouvoir-communiquer a bouffé depuis longtemps ce que l'on communique, et oui, décidément, l'on court à la course.

Avec son GPS piéton.

Ainsi l'homme moderne se voit-il fermement convié à passer son temps à tripatouiller des boîtiers, au point qu'on en vient à se demander qui, du boîtier ou de l'homme, est l'accessoire de l'autre. *L'arraisonnement* en lequel Heidegger voyait l'essence de la technique – au terme duquel le fleuve n'est plus un fleuve, mais une source d'énergie pour la centrale électrique – pourrait trouver ici une version caricaturale et inversée, l'homme n'étant plus que « commis », suivant l'expression du philosophe, à acheter la chose. « Il nous semble que partout l'homme ne rencontre plus que lui-même, disait Heidegger en 1953; pourtant aujourd'hui l'homme précisément ne se rencontre plus lui-même en vérité nulle part, c'est-à-dire qu'il ne rencontre plus nulle part son être⁵. »

Mais que dis-je ? Il s'agit bien de ça ! Serais-je en train d'oublier que nous sommes également commis à « aller chercher c'point d'croissance qui nous manque » ? Au diable Heidegger et toute la philosophie ! Courons aux courses ! Notre présentateur de JT nous avertissait d'ailleurs paternellement : « Il ne vous reste plus que quinze jours. » À bon entendeur...

19 décembre

Le camping de Khadafi

Les uns voulaient signer des contrats, et après tout, un patron d'entreprise qui ne voudrait pas signer des contrats ferait mieux de changer de boulot. L'autre applique son programme : « J'veux aller l'chercher, c'point d'croissance qui nous manque. » Et on ne va quand même pas lui reprocher, pour une fois, de s'évertuer à faire ce qu'il a promis.

Alors, va pour Khadafi, tandis que les grandes âmes parlent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est du religieux inavoué, diffus, n'énonçant pas sa source, sa théologie, son credo. Du religieux lourd et culpabilisant néanmoins, ne laissant aucune issue – sauf à fabriquer le prochain antisémitisme, lequel, hélas, ne demande qu'à renaître.

Demandez-vous si c'est un homme... L'interrogation de Primo Levi n'a pas fini de retentir dans nos consciences. N'importe qui, aujourd'hui, *si c'est un homme*, se tient pour comptable du crime absolu. Avec les armes de la connaissance et de la raison, philosophes, historiens, éducateurs ont assumé et assument ce devoir. Le gadget mémoriel, lui, est une injure.

27 février

Cuba sí !

Cuba sí ! clame une affiche publicitaire du métro. L'image représente bien sûr un couple sur une plage, pâmé d'extase et souriant. Plus loin, au-dessus du même slogan, on retrouve nos deux idiots entourés de musiciens populaires ridés comme de vieilles pommes, qui les couvent d'un air attendri.

On aperçoit une bagnole américaine des années cinquante toute déglinguée, et la façade décrépite d'une maison de style rococo hispanique. Le ministère cubain du Tourisme fera bien de veiller à conserver un éventail suffisant de maisons hispaniques décrépites, un parc suffisant de bagnoles américaines déglinguées et un contingent suffisant de musiciens ridés comme de vieilles pommes, s'il ne veut pas que le touriste soit déçu.

Fidel Castro s'éloigne et l'on est prié de se réjouir que Cuba accède à la démocratie et aux droits de l'homme. Aspiration certes légitime des Cubains eux-mêmes, mais dont le ressassement par nos médias, et l'intégration par nos consciences, n'indique que notre volonté bien ancrée de ne pas

voir notre monde comme il est, fût-ce au prix d'une hallucination proprement hystérique, cultivée et maintenue avant, pendant et après l'éventuel séjour à Cuba, envers et contre toute admonition de la réalité.

Les imbéciles d'aujourd'hui ont beau jeu de dauber sur l'aveuglement de ceux qui, hier, se refusaient à voir les ombres et les souillures de la révolution, là-bas ou ailleurs ; encore faudrait-il qu'ils fussent capables de voir ce que fait réellement notre monde, sous leur pif, aux imbéciles, et non pas à l'abri de lointaines frontières. Ce qui va inéluctablement l'emporter à Cuba, c'est notre connasse et notre connard souriants, spécimen unique et planétaire du crétinisme touristique. Ce qui va l'emporter à Cuba, c'est « le monde est votre aire de jeux » : publicité d'appareils photo sur laquelle figurent également les deux déchets humains précités. Ce qui va l'emporter à Cuba, c'est le statut de

« destination », autrement dit de sous-pays, pour « les *low-cost* de l'e-tourisme », comme on dit joliment en néolangue. Ce qui va l'emporter à Cuba comme ailleurs, c'est ce monstre moderne, le Touriste, qui va partout sans savoir rien voir, sans savoir rien aimer, sans savoir rien comprendre, car il n'y a qu'une chose qu'il sait faire et qu'il fait abondamment : traîner ses fesses.

À moins évidemment que les Cubains ne décident de l'accueillir à coups de fusil. Mais ils en ont probablement soupé, de la révolution...

19 mars

Descendants

Cela m'a touché, la mort du dernier « poilu » français de 14-18. Cet homme-là représente mes grands-pères. Mes grands-pères

ont tous les deux fait cette guerre, comme tous les grands-pères des gens qui ont mon âge. L'un des deux fut grièvement blessé par des éclats d'obus, en inspectant une batterie d'artillerie. Il survécut avec une jambe raide. Quand on lui parlait de ses décorations, il disait en soupirant : « Ça me fait une belle jambe... » Le camarade qui était près de lui fut tué net. Je ne sais même pas qui c'était. Ce hasard-là fait que je vis et que je suis moi-même plutôt qu'un autre ou rien. Nous sommes des millions dans ce cas-là.

Mon autre grand-père ne fut pas blessé. Incorporé en décembre 1914, il fut démobilisé en septembre 1919. « Très bon soldat, courageux, volontaire pour aller chercher dans des circonstances très périlleuses un de ses chefs tué et des camarades blessés en avant de la tranchée », indique un document d'archives. Ma mère m'a raconté qu'une vingtaine d'années plus tard, lorsqu'il entendit à la radio que Pétain demandait l'armistice, il pleura longuement. Il disait : « On aurait dû nous y envoyer, nous les vieux... On aurait su les arrêter ! » Il y en eut bien d'autres comme lui, j'en suis sûr. Les larmes de cet homme que je n'ai pas connu me serrent le cœur.

On n'en finit pas de considérer l'horreur de tout cela. On n'en finit pas d'admirer, avec beaucoup de stupeur, et un amour mêlé de compassion, l'incroyable courage de ces hommes, nos pères. On en pleurerait, de les voir assumer tant d'absurdité, et tant de mensonge, et tant de cynisme, avec tant d'héroïsme. Ils étaient beaux. Je songe à la parole de Vauvenargues : « Le vice fomenté les guerres, la vertu combat. » Oui, c'est vrai. Mais cela ne suffit pas. L'histoire nous place parfois devant le non-sens de tout.

Bon. Le temps passe. On commémore, paraît-il, les quarante ans de Mai 68. J'ai déjà vu commémorer les vingt ans de Mai 68. Puis les vingt-cinq ans. Puis les trente ans. Maintenant, c'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

a quelques mois, qui évoquait le jeune Mitterrand. Je me souvenais de m'être demandé : ai-je besoin qu'on me montre un type en casquette trotter sur le bord d'une route pour savoir que l'ancien président s'était évadé d'Allemagne ? Ou un jeune gommeux entrant dans un hôtel rococo pour savoir qu'il séjourna à Vichy ?

Ce n'est pas seulement bête. Si l'on creuse un peu, on s'aperçoit que l'ennui dans le docu-fiction, c'est que la fiction tue le documentaire, et que le documentaire tue la fiction. Les scènes fictives sonnent tellement faux qu'elles donnent des doutes : suis-je vraiment en train de regarder une émission d'histoire ? Puis-je avoir confiance ? Réciproquement : ainsi corsetée et limitée de toutes parts, la fiction ne peut plus se développer selon ses propres lois esthétiques et symboliques.

Clarifions : on est documentariste, on est historien, ou on est cinéaste. C'est-à-dire qu'on abat ses cartes, et que le spectateur sait à quel jeu on joue avec le réel. Tandis que tous les truquages possibles sont en germe dans cette soupe narrative où flottent, désossées, les puissances de l'imaginaire à côté des rigueurs du savoir. Le docu-fiction, au fond, ne se borne pas à prendre le téléspectateur pour un demeuré : il marginalise l'historien ou l'enquêteur, il humilie le comédien, il caporalise l'auteur. Comme s'il voulait, au fond, affirmer un pouvoir et un seul : celui, sans visage, mais sans rival, de la déesse Télé elle-même.

26 juin

Déplacements

Des chercheurs de l'université de Boston ont mené une étude sur les déplacements humains, à partir des données fournies par

les téléphones mobiles de cent mille individus pris au hasard. Car le téléphone portable, même si on ne s'en sert pas, renseigne les antennes-relais, et l'on peut archiver ces signaux.

Ils en ont tiré des conclusions surprenantes. La première est que, la plupart du temps, les gens vont à peu près aux mêmes endroits, suivant le même trajet. Ça vous en bouche un coin, ça, hein ? Mieux encore : ils mettent à peu près le même temps ! Par exemple moi, quand je vais à Monoprix, eh bien c'est toujours à Monoprix, et j'y vais assez souvent, et je mets à peu près le même temps pour y aller. Qui l'eût cru ?

« Tout se passe comme si les humains obéissaient à une loi commune sous-jacente dont on n'aurait pas encore percé l'existence », commente finement l'auteur de l'article où je découvre ces révélations. Une loi commune sous-jacente. Heureusement, en effet, qu'il s'est trouvé des chercheurs pour soupçonner de telles choses ! Les mystères de *Da Vinci Code*, à côté, c'est de la devinette pour enfants en bas âge.

Voilà qui est bien innocent, me dira-t-on. Il est d'ailleurs précisé que ces études pourraient se révéler fort utiles, en permettant d'améliorer les transports urbains, par exemple, ou même de pister la circulation des virus. Certes, certes. Mais autre chose me saute aux yeux, à moi : c'est que les involontaires cobayes de l'expérience auront servi à renseigner la machine.

Nous renseignons des machines, nous renseignons de la technologie qu'on nous a fait acheter à nos frais, à grand renfort de publicité. Nous renseignons l'ordinateur et l'Internet, nous renseignons Facebook, nous renseignons le réseau des cartes bancaires ou du pass navigo. Nous renseignons les caméras de plus en plus nombreuses installées dans nos villes pour notre sécurité. Car tout cela, c'est évidemment pour notre bien.

N'en tirons pas des conclusions orwelliennes : nous ne

vivons pas sous la tyrannie de Big Brother, et, dans nos pays du moins, personne ne s'en prend à nos modestes libertés. Je rêve pourtant parfois de voir l'humanité s'ébrouer un bon coup, comme fait un chien mouillé pour enlever l'eau. Je rêve de voir la vie redevenir ce qu'elle a toujours été, imprévisible et prévisible, dans ses zones d'ombre. Je rêve que nous rendions toutes les machines aveugles et sourdes, pour aller là où on travaille, là où on s'amuse et là où l'on trouve sa ration d'amour. Car j'ai remarqué (sans aucune étude statistique basée sur les téléphones cellulaires, il est vrai) que ce sont en général les principales destinations de l'être humain.

3 juillet

Ce qu'on devient...

Quand j'étais petit, j'entendais quelquefois les vieux se lamenter sur les petites misères de l'âge et soupirer avec fatalisme : « Ah là là... Ce qu'on devient ! » L'expression s'est représentée à ma mémoire en lisant je ne sais où que Daniel Cohn-Bendit était partisan de « punir » l'Irlande après son refus du traité de Lisbonne.

Cohn-Bendit voulant punir ! N'en dites pas plus ! La commémoration de Mai 68 est bien finie. Au reste, c'est le même Cohn-Bendit qui a publié il y a quelque temps un livre intitulé *Forget 68* : oubliez Mai 68. Il semble en effet qu'il l'ait bien oublié. À ce stade-là, c'est presque un début d'alzheimer.

« Ce qu'on devient... » L'émouvante formule, du coup, s'est chargée de sens, a pris les allures d'un sésame. L'actualité fourmille de gens qui « deviennent » ce qu'on n'aurait jamais cru qu'ils deviendraient. Comme si un diable se chargeait, l'air de rien, d'inverser les rôles et les masques.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'un exemple parmi tant d'autres. Allez, ne nous emportons pas ! L'important (et à l'heure où j'écris, la chose n'est pas réglée) est de savoir si Martine Aubry ou Ségolène Royal prendra le volant.

4 décembre

Flicages préventifs

On s'est indigné avec raison de l'arrestation des « neuf de Tarnac », soupçonnés d'avoir mis un TGV en panne et de nourrir des intentions « terroristes », cela sans l'ombre du moindre début de preuve. Il faut donc prendre leur défense, mais dans la série flicage préventif de délits virtuels, je voudrais attirer l'attention sur le rapport établi par la Haute Autorité de lutte contre la discrimination et pour l'égalité (Halde) concernant les manuels scolaires.

« Les manuels scolaires proposent des représentations de la société. Ils peuvent véhiculer des représentations stéréotypées qui peuvent être à l'origine de discriminations. » Tout est dans ce double « peuvent », lequel non seulement prouve que les gens de la Halde ne savent pas écrire, mais surtout mobilise la vigilance sur des effets supposés, qui peut-être ne se sont jamais produits ou ne se produiront jamais, et qu'on ne pourra de toute façon pas prouver. Qu'à cela ne tienne ! Aux yeux de la Halde, mentionner dans le manuel d'anglais de sixième un jeune garçon amoureux d'une petite fille blonde risque de transformer nos enfants en homophobes définitifs (à moins que ce ne soit en brunophobes ? Allez savoir !). Montrer la photo d'une famille comportant un père, une mère et des enfants, c'est par avance discriminer l'homoparentalité. Mieux encore: il ne faut pas non plus présenter des « seniors » qui aient l'air vieux. Ni des

Africains qui aient l'air pauvres ! Il faut montrer un monde harmonieux, en somme, où tout va bien.

Je n'exagère pas. Il y en a deux cents pages de cette veine. Or, je n'ai pas vu grand monde s'émouvoir devant cette mise en examen des enseignants auteurs de manuels scolaires, comme si on les tenait pour irresponsables et dangereux *a priori*.

Et par là, j'en reviens à mon commencement. L'affaire des neuf de Tarnac indigne aisément, car elle renvoie la conscience « de gauche » à des standards connus (État policier, répression). Tandis que le flicage façon Halde, qui procède d'intentions vertueuses, est un flicage moralisateur d'un genre nouveau, qui ne saute pas aux yeux. Je le crois d'autant plus dangereux pour cette raison même. Aujourd'hui, les manuels scolaires ; demain, les romans et les films ? Allez ! L'immortel substitut Pinard, qui persécuta Baudelaire, n'a pas dit son dernier mot...

11 décembre

Ajustons-nous

Je veux bien croire que les concours administratifs se caractérisent par leurs disparates et par des procédures absurdes du genre *Questions pour un champion* ; et qu'il y ait là une source d'injustices à quoi il faut remédier. Il n'en demeure pas moins que la réforme visant à éliminer pour ces motifs les épreuves ou questions de « culture générale », repose sur une philosophie perverse.

Dans l'esprit de cette réforme, un pompier n'a pas besoin d'avoir des notions d'histoire, un employé de l'état civil peut se passer d'avoir lu des sonnets de Ronsard ou des romans de Zola, et l'on n'a cure d'un policier qui aurait ne serait-ce qu'entendu parler de Truffaut ou de Pasolini. Ce que veut M. Santini, son

initiateur, il l'a dit clairement : il veut « des compétences ajustées au poste ». Et c'est pourquoi je parle d'une philosophie. Il y a dans ces quelques mots une philosophie du travail, une philosophie de la société, j'oserai dire une philosophie de l'homme.

Ajusté au poste, l'homme ! Et que ça saute ! Et pour le reste, qu'il se contente de la télé ! « Savetier, ne juge pas audessus de la semelle », disait un proverbe latin. Guichetier de La Poste, contente-toi de tamponner les recommandés avec AR !

On commence par dire que les travailleurs « de base » n'ont aucun besoin de culture générale ; imaginez ce qu'on vous répondra demain si vous prétendez qu'ils y ont droit... Cette réforme consiste en somme à entériner une bonne fois pour toutes les inégalités culturelles qui existent en leur déniaient toute importance, au lieu de viser à les réduire. Quant à savoir si une société, toute société, indépendamment même des individus qui la composent, n'a pas un besoin essentiel d'établir et de maintenir des références communes, le sentiment d'appartenance à un monde commun (car c'est cela que désigne, fût-ce de façon floue, la notion de « culture générale »), voilà une question passée aux profits et pertes. Ajustés au poste, vous dit-on !

Il est intéressant de noter que la Halde a choisi de cautionner l'opération, au motif que souvent l'inégalité culturelle s'enracine dans l'inégalité sociale des familles. M. Louis Schweitzer, champion héroïque, comme chacun le sait, de la lutte contre les privilèges de classe, n'a pas hésité à invoquer la cause des candidats issus de l'immigration. Et voilà comment on monte un piège idéologique en s'appuyant sur des idées qui ont un petit air « de gauche ». C'est ingénieux, il n'y a pas à dire ; quoique tout de même un peu voyant.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

publique, vie privée. On sait depuis longtemps, inutile d'y revenir, quel radical mépris du public unit dans ce genre de prestation l'animatrice et ses invités, quels qu'ils soient. Tout de même : en écoutant caqueter les deux péronnelles, l'une toute d'empathie connivente et frelatée, l'autre de froideur communicante glaçant jusqu'au sourire vissé sur sa figure, il était instructif de songer à la naïve Princesse, à sa réserve, à son sentiment héroïque de ce qu'elle se devait. Ce qu'on se doit : oui, c'est peut-être là toute l'affaire. De ce qu'elle doit à sa fonction, Mme Dati n'a manifestement plus le moindre souci. Ça ne lui pose aucun problème, en tant que la Garde des Sceaux qu'elle est encore, de venir distiller ses fausses confidences, d'amuser la galerie avec son homme caché, ni d'avouer avec une espèce de rictus ironique et satisfait que le mariage ne l'intéresse pas. Le surpeuplement carcéral peut attendre, Mme le ministre nous parle de ses fantaisies. Ce qu'elle se doit à elle-même ? Aucune importance non plus : d'ailleurs elle n'est pas réellement là, il est loisible à quiconque de savoir que tout ça n'est pas autre chose qu'un plan de com'.

Ajoutons qu'en langage médiatique, réussir ce genre de prestation s'appelle « cartonner ». C'est un autre exemple des élégances de notre temps. Qu'importent l'exigence vis-à-vis de soi, le désir d'estime ou de gloire, il suffit de *cartonner*, et l'on semble s'accorder à trouver que c'est un critère suffisant. Mme Dati a cartonné, donc. Soit. Tant mieux pour elle. Cela prouve néanmoins que pour être princesse, il ne suffit pas de dépenser beaucoup d'argent en bijoux et en toilettes. Et cela fait partie des choses que la vieille littérature peut encore nous apprendre.

9 avril

Portable, s'il vous plaît !

Je me rappelle avoir vu figurer, au nombre des présomptions accablantes pesant sur Julien Coupat et le « groupe de Tarnac », le fait que les membres de ce groupe *n'utilisaient pas* de téléphones mobiles. J'ignore si ce détail est exact. Mais le simple fait qu'il ait pu être invoqué comme l'indice d'une volonté de clandestinité, et par conséquent de quelque chose à cacher, me paraît tout compte fait l'essentiel de cette affaire, et le dévoilement involontaire du vrai pouvoir et de ses modalités.

Ce vrai pouvoir va bien au-delà de l'obstination d'un juge et des obsessions sécuritaires d'un(e) ministre. Il échappe même probablement à leur conscience, et un jour peut-être, tout aussi inconscients et avec les meilleures intentions du monde, ils édicteront l'obligation de posséder cet appareil, parfait garant de la traçabilité individuelle. Pas besoin pour cela d'un Big Brother : juste la poussée générale d'une société obsédée d'omnicontrôle, conjugué à l'instinct de servitude volontaire, qui n'a pas dit son dernier mot, le tout renforcé par le matraquage de la publicité.

Alors, la police ne dira plus « vos papiers ! » mais « votre portable ! ». Les portables font des photos et des films, envoient des textos qui se transforment en courriels (ou inversement), et le tout se retrouve, avec ou sans le consentement des intéressés, dans la décharge à ciel ouvert connue sous le nom de Facebook, où les amateurs de renseignements n'ont plus qu'à moissonner les lieux, les heures, les listes d'amis et leurs trombines. Une jeune manifestante anticapitaliste de Londres s'extasiait l'autre jour, devant les caméras de la télé, sur ce monde technologique « dans lequel nous avons grandi », et qui offrait à la contestation des moyens aussi efficaces de s'organiser. Merci Nokia, merci SFR, merci Yahoo et Numéricable ! Il n'est pas chouette, le

monde technocapitaliste ?

D'ailleurs, il met tout le monde d'accord. Je viens de découvrir que les jeunes catholiques, désireux de manifester devant les églises leur soutien à Benoît XVI, n'ont pas procédé autrement. « Génération Benoît XVI vous a envoyé un message sur Facebook... » « Je vous invite à aller faire un tour sur cet événement (*sic*). » « Faites un max de pub ds tte la France (*sic*). » Et, candeur suprême : « Mais faites attention de ne pas transmettre l'info à des anticathos ! » Nul doute que saint Paul aurait apprécié. Le christianisme, au fond, qu'était-ce d'autre qu'un *buzz* ?

23 avril

Ceci était une pipe

Donc, la pipe de M. Hulot, sur l'affiche de l'exposition Jacques Tati, gêne la SNCF et la RATP. Arriver à établir en quoi cette pipe les gêne, et de quoi elles se mêlent, ce serait découvrir un grand secret de notre temps. Une autre question serait intéressante à élucider : comment ces entreprises de transports publics, fierté légitime des Français qui les ont édifiées de leurs mains, sont-elles devenues, en si peu d'années, aussi radicalement et ouvertement antipathiques ?

La pipe de M. Hulot gêne la SNCF et la RATP. Mais les tarifications délirantes, ça ne les gêne pas. Mais les panneaux publicitaires qui reconnaissent si vous êtes homme ou femme, jeune ou vieux, et combien de temps votre regard s'y attarde, ça ne les gêne pas. Mais les stations sans personnel, où les mamies et les touristes sont contraints d'acheter leur billet sur des machines qu'ils ne savent pas faire marcher, et dont une moitié est toujours hors service, ça ne les gêne pas. Les TGV qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

10 septembre

Mamy capotes

« La capote protège du sida. Odette, 13 874 capotes. » La photo représente une petite dame dans les soixante-quinze ans, l'air guilleret. Nous la croisons tous, Odette, à la supérette ou dans le bus, nous en avons peut-être une dans notre famille. Et nous comprenons d'emblée que cette Odette-là est une mamy moderne, en phase avec son temps.

Alors moi, comme je ne suis pas pubeur, mais romancier, j'ai essayé de me figurer l'intense vie amoureuse de mamy Odette aux treize mille capotes. Allez, soyons larges, elle a commencé de bonne heure et duré assez tard, on va en estimer l'amplitude à quarante-cinq années. En ce cas, elle a consommé en moyenne 308,3 capotes par an. Or, si elle éprouvait un besoin continu de cette précaution sanitaire, cela tend à indiquer qu'elle ne faisait pas seulement l'amour avec un mari fidèle, ou même trois, quatre, cinq compagnons au cours de sa vie, mais qu'elle couchait ici et là, au petit bonheur. Dans ce contexte, entre les coups d'un soir et des liaisons peut-être parfois prolongées, supposons qu'elle faisait l'amour cinq fois (égale cinq capotes) avec chaque bonhomme. Mamy Odette s'est donc envoyé soixante et un types par an pendant quarante-cinq ans, soit à peu près cinq par mois. Allez, soyons sympas, elle n'était peut-être pas si volage, elle allait jusqu'à dix coups. Reste trente types dans l'année, deux et demi par mois. On ne le dirait pas, quand on la voit à Franprix avec son eau minérale, ses biscottes et la boîte de Sheba pour le chat !

Au reste, mon estimation ne tient pas compte de toutes les données du problème. En effet, vu l'âge que mamy Odette semble avoir, on peut considérer que cette carrière de grande amoureuse s'est déroulée dans la seconde moitié du XX^e siècle.

Or, ce n'est guère qu'au cours des années quatre-vingt que l'usage des préservatifs a été de plus en plus fortement recommandé. Autrement dit, les treize mille huit cent soixante-quatorze capotes ont été en réalité consommées dans un laps de temps beaucoup plus court, et à ce stade, je laisse mon lecteur prendre lui-même sa calculatrice. Mais il est hors de doute qu'Odette a été une femme très heureuse, épanouie.

Le créateur de cette image, qui se fait appeler Loulou, explique qu'il cherchait « un message frais, funky, léger », « une affiche qu'on serait fier de montrer à notre mère ou à notre grand-mère ». Je dois être vieux jeu, mais moi, je n'oserais pas.

17 septembre

Plus humains

« Penser que nous pouvons ne plus bouger, c'est impossible. Bouger différemment, on va apprendre à le faire, de façon plus humaine, plus sociale », a déclaré M. Lombard, PDG de France Télécom, contraint de s'exprimer après les suicides en série survenus parmi les personnels durant ces derniers mois.

J'ai le goût des mots, et ceux-ci m'ont ravi. En particulier, le « plus ». Sentez-vous tout l'implicite, tout l'aveu de ce « plus » ? « Bon, allez, c'est vrai, on n'a pas été trop humains ces derniers temps. Faut reconnaître. Vous savez ce que c'est : faut bouger, alors on se laisse emballer, pis voilà, des fois on n'est plus trop humain. C'est con, comme truc. Mais bon, ok, on va essayer d'être plus humains. Enfin, un peu moins pas humains. Passque, quand même, c'est vrai, faut bien être un peu humain, hein. Au milieu d'tout ça. Tenez, allez, y aura même un numéro d'appel, genre SOS, pour quand le type ou la fille, là, ils en pourront vraiment plus... Ça s'gère, l'humain ! »

M. le ministre Darcos aussi a bougé de façon « plus » humaine. Il a fait une remontrance à M. Lombard. M. Darcos serait plus crédible s'il n'appartenait pas à un gouvernement qui, après d'autres, a voulu et mis en œuvre la politique au moyen de laquelle on en est arrivés là. Fermetures de sites, suppressions de postes, mutations forcées, pressions quotidiennes, objectifs commerciaux délirants. Au fait, ne serait-ce pas ce que le candidat Sarkozy avait appelé à Bercy, un soir, « reformater les Français » ?

Cela m'avait bien plu, aussi, « reformater les Français ». Presque autant que « bouger de façon plus humaine ». Il n'y a pas à dire, nos élites savent faire preuve d'initiative linguistique. J'aime commenter ces petites choses qui me font sourire et me fournissent des sujets de chroniques. Et puis l'autre jour, à Paris, il y a une employée de France Télécom qui s'est balancée par la fenêtre.

24 septembre « *I dance* »

En me renseignant de plus près sur les événements de France Télécom, j'ai découvert un détail sans commune mesure, évidemment, avec les drames qui ont eu lieu, mais digne d'examen tout de même. France Télécom a lancé en 2005 un plan de départs volontaires qui fut baptisé « *Next* ». Ensuite, comme on sait, fut mis en place un programme contraignant les cadres du groupe à changer d'affectation tous les trois ans, à charge pour eux de trouver leur nouveau poste. Ce programme, plus sadique, portait le nom de « *Time to move* ».

C'est sur ces deux appellations que je veux m'arrêter. Non pas tant parce qu'elles sont en anglais (quoique l'on puisse

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

je sens qu'il faut dire merde.

10 décembre

La prophétie de Borges

Dans une nouvelle intitulée *Tlön, Uqbar, Orbis Tertius*, Borges imagina une conjuration destinée à accréditer l'existence d'un autre monde. Les conjurés commencent par répandre de faux renseignements, ils introduisent de faux articles dans des encyclopédies. Peu à peu, l'existence de l'univers Tlön prend consistance. Les idées, conceptions et notions venues de Tlön se répandent, supplantent l'expérience quotidienne et commune. Et finalement, dit l'écrivain, « la réalité céda sur plus d'un point. Il est vrai qu'elle ne demandait qu'à céder ». Le monde, peu à peu, devient Tlön.

En petit, en tout petit (c'est-à-dire à leur échelle), nos dirigeants semblent avoir retenu la leçon. Il y a quelques mois, au prix d'une lente et obstinée campagne de presse, ils nous annonçaient l'arrivée d'un virus dont il fallait se méfier comme de la peste (c'est le cas de le dire). À peine avions-nous eu le temps de nous demander si ce *tlön* était bien sérieux qu'ils expédiaient des dizaines de milliers de gens dans des centres de vaccination ; la pagaille fut telle qu'on ne parla plus du virus, mais de la pagaille, ce qui faisait un autre sujet de conversation, tout aussi *tlön* que le premier.

Mais ça risquait de ne pas suffire. Aussi inventa-t-on derechef un autre objet *tlön* : l'identité nationale. Bien sûr, chacun avait sa petite idée sur la question. Pour les uns, c'était le pinard ; pour les autres, les rois ; pour d'autres encore, la Sécurité sociale ; pour certains, l'accord des participes passés. Bref, ça occupait les esprits. On en parlait dans la queue des

vaccinations contre le virus. Le monde se tlönisait ainsi, tout doucement... Alors, comme l'avait prédit Borges, « la réalité céda sur plus d'un point ». Curieusement, elle céda en Suisse, précisément le pays où Borges est mort. Les Suisses, sans qu'on ne leur ait rien demandé, étaient partis en guerre contre les minarets, tel Don Quichotte contre les moulins à vent. Des minarets qui n'existaient d'ailleurs pas. Mais tout le monde comprend bien qu'un minaret potentiel, un minaret *tlön*, c'est bien plus inquiétant qu'un minaret réel. La France se jeta sur ces minarets suisses qui n'existaient pas. Ils apportaient de l'eau à son moulin.

Et apporter de l'eau à des moulins à vent, il n'y a pas à dire, c'est assez fortiche. C'est assez *tlön*.

17 décembre

Work in french !

J'avais envie de me moquer du grotesque spot des jeunes de l'UMP, sur lequel on voit plusieurs de nos ministres se trémousser et chanter en *lipdub* qu'ils veulent « changer le monde » (jadis, c'était un slogan de gauche). Mais dans l'intervalle, j'ai pris connaissance de la tribune publiée récemment par des associations de défense de la langue française, et je crois que c'est plus important. Plus important parce que ce texte établit une relation directe entre la langue française et le monde du travail. Le monde du travail, où les salariés de Continental-Clairoix ont appris en anglais qu'ils étaient mis dehors ; où les odieux procédés de management de France Télécom s'intitulaient allègrement *Next* et *Time to move* ; où l'anglais imposé peut aboutir à des erreurs techniques aux conséquences graves ; où ceux qui n'ont pas l'argent et l'énergie

pour s'offrir les cours du Wall Street Institute sont pénalisés ; où un grand patron ose dire que « le problème de la France, c'est sa langue ».

Cette initiative prouve que l'attachement à une langue correspond à un besoin démocratique et social. Elle relaie l'action de plusieurs syndicats qui, début 2007, avaient tenu au Palais Bourbon une conférence de presse sur le thème « le droit de travailler en français en France ». En février 2009, j'avais cité cette déclaration d'un grand ponte de Nestlé : « Dans une école de commerce, le fait d'avoir un enseignement totalement en anglais me paraît fondamental car cela permettra d'obtenir des étudiants et des cadres parfaitement fluides. » Je recommandais donc aux étudiants de ne pas être fluides. Récemment, des étudiants de Paris-VIII m'ont demandé de reproduire ce texte dans une publication qu'ils ont créée. J'en ai été ravi, car je pense que tout se tient, et que la question linguistique est peu à peu perçue dans sa réalité. La langue anglaise (dommage pour elle) est devenue l'instrument d'élites mondialisées qui, non contentes de détenir le pouvoir, entendent que leur logique de marchés devenue folle soit l'alpha et l'oméga des sociétés humaines.

Soyons équitables : la langue ne fait pas tout. La chanson du *lipdub* des *djeun's* de l'UMP était en français. Or, si vous êtes ministre et que vous chantiez des inepties en vous tortillant comme un imbécile, ça reste des inepties et vous restez un imbécile. Même en français.

1. SLT et ATLF.

2. Magazine EDHEC *innovation & management* n° 21, hiver 2008-2009.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

un mot espagnol, qui s'emploie familièrement en France depuis assez longtemps. C'est en quelque sorte une commodité de vocabulaire : on voit *grosso modo* ce que ça veut dire. *Grosso modo* seulement, et personne ne se soucie de préciser au juste ce qu'on entend par là. Le Larousse s'y est mis, pourtant, et appelle machisme « une idéologie ou un comportement fondés sur l'idée que l'homme doit dominer la femme et qu'il faut, en tout, faire primer de supposées vertus viriles ». Soit. Pour autant, je ne sache pas que cette supposée idéologie et ces supposés comportements soient à ce jour définis et inscrits comme des délits dans le Code pénal, et je pense par conséquent que personne, et en particulier une ministre de la République, n'est en droit de les flétrir comme s'ils relevaient de l'évidence et de l'indiscutable.

Et moins encore, de parler d'une « race » qu'il faut « exterminer ». Dieu sait pourtant que je ne prise guère la *political correctness*, qui consiste à moraliser le langage à défaut de changer la réalité. Me dira-t-on que je me formalise pour rien ? Que c'est, en quelque sorte, un « point de détail » ? Pas d'accord. C'est un symptôme entre mille de l'avachissement du discours politique. Or l'avachissement de l'expression, c'est l'avachissement de la pensée, et l'avachissement de la pensée, c'est l'avachissement de la perception du réel. J'attends un peu plus de tenue intellectuelle de la part des gens qui prétendent nous gouverner. « Allez, on ne donnera pas de noms ! » a conclu la ministre, dans un bon sourire connivent avec le journaliste. Ah ! Madame est trop bonne ! Elle ne fera pas de délation publique de délits non définis !

Mais après tout, on pourrait peut-être y penser, pour le 8 mars 2011 ?

18 mars

Jean Ferrat, tuteur

« Tuteur, en somme ? » me dit quelqu'un à qui j'exprimais ma peine, samedi après-midi, à l'annonce de la mort de Jean Ferrat.

Oui. Tuteur. Ça doit être quelque chose comme ça. J'ai commencé à l'aimer vers l'âge de douze ans, je crois. Je le préférais d'instinct à tout ce dont on voulait alors nous bourrer les oreilles. Je ne comprenais pas toujours les allusions de ses chansons. C'était qui, ces marins du *Potemkine* ? Et les deux garçons de Maria ? Et ce Pauvre Boris à qui il rendait un si bel hommage ? Alors, je voulais savoir, et ce n'étaient pas Sheila ou Clo-Clo qui risquaient d'éveiller les mêmes curiosités... Et puis c'est à travers lui que j'ai découvert Aragon, qui devait tant compter dans ma vie... Ce jeune type maigre à la belle voix de crooner imposait tout cela dans l'univers sucré de *Salut les copains*, et grâce à lui, un gamin de douze ans commençait d'ouvrir les yeux sur son monde.

J'ai été un peu horripilé d'entendre des expressions du genre « le dernier géant de la chanson à texte », voire « le dernier des Mohicans ». Pourquoi « le dernier » ? Qui s'y résigne ? Qui le décide ? Ah, bien sûr, si on se contente des Star Ac' en tout genre, avec leurs misérables jurys de sagouins et de gribouilles, il y a fort à parier que, dans des délais assez brefs, la chanson française ne sera plus composée que de décérébrés, bredouillant les sous-tubes d'une *world song* en toc, et l'on pourra alors commémorer nos chers grands disparus, une larmichette au coin de l'œil. Et un jour ce seront Renaud, Higelin, Cabrel, Murat, qui passeront à leur tour à la moulinette de l'hommage tartuffier. Je ne vois pour ma part aucune raison de penser que les Jean Ferrat d'aujourd'hui n'existent pas ; avec d'autres sources, d'autres mots, d'autres rythmes. Si on veut, on les trouvera. À

moins, comme disait l'autre, qu'on n'entende bâillonner le peuple français...

Ah. Voilà. C'est le mot qu'on a oublié dans le fameux « débat » (?) sur l'identité nationale. Le peuple. Un peuple, ça existe. Encore faut-il que quelqu'un le dise et sache capter ce sentiment vague et flottant, fait d'aspirations, de joies et de douleurs communes. Jean Ferrat en mourant a convoqué la foule réunie à Antraigues autour de ce mot, un peuple, avec sa langue et son histoire, ses humbles, ses héros et ses poètes. Est-il encore temps de le réinventer, ce mot ? Ne comptons pas trop sur nos « élites politiques » pour cela. Ils ont tous oublié de s'en souvenir.

8 avril

Des gens qui s'aiment

Dimanche après-midi, dans un moment de flemme aiguë, j'ai allumé la télé et j'ai pris en route l'émission de Michel Drucker. Normalement, j'aurais zappé, mais l'invité principal était un type que je ne connaissais pas, et je me demandais : mais qui est-ce donc ? Or, au bout d'une demiheure, je n'en savais pas plus. Drucker a prononcé son nom une fois, très vite, et je n'ai pas compris. Pas compris non plus ce qu'il faisait au juste, dans la vie. Personne ne le disait. J'en ai déduit qu'il était supposé connu.

D'ailleurs il l'est sûrement, la preuve : les autres invités le connaissaient, eux. Jean Dujardin, par exemple, le connaît bien. Ce sont même de très vieux potes. Ils s'adorent. Dany Brillant aussi le connaît, et ils s'adorent aussi (et Dany Brillant adore aussi Jean Dujardin, bien sûr, et réciproquement). Et puis Alain Souchon l'adore aussi, ce type. Il avait même fait le déplacement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas difficile de comprendre pourquoi : à l'origine de tout, il y a une injonction de la Commission de Bruxelles, au nom de la théologie du tout concurrentiel. Alors, elle aurait fait quoi, la gauche ? Une fois encore, on ne sait pas.

1^{er} juillet

Façon de parler

Les échanges de grossièretés courent comme un fil rouge, symbolique et énigmatique, dans le cursus présidentiel. Ce n'est pas exclusivement de sa faute, mais c'est ainsi. À côté de *La princesse de Clèves* et des montres bling-bling, l'histoire retiendra les noms d'oiseaux. À tel mémorable « casse-toi, pauvre con » vient ainsi de répondre, lors d'une visite en Seine-Saint-Denis, cette apostrophe d'un jeune homme à Nicolas Sarkozy : « Va te faire enculer, connard, ici t'es chez moi. »

Peu importe, d'ailleurs, l'épisode. Ce qui est intéressant, c'est la justification esquissée ensuite par l'intéressé. « Je suis un citoyen comme tout le monde, a-t-il dit, sauf que j'ai pas la même façon de m'exprimer que les autres. » Elle est immense, cette justification. Elle va loin. Très loin. Bien sûr, elle est fautive : notre homme s'est justement exprimé comme n'importe qui, comme le premier venu (un footballeur, par exemple). Mais ce qu'il faut bien voir, c'est que le malheureux n'a pas trouvé ça sous son bonnet. Je pressens, je gage, j'affirme que cette justification dérisoire, c'est notre temps qui la lui a fournie. Elle traîne partout, cette idée, elle flotte comme un plancton dans les eaux marécageuses de l'époque. C'est l'idée que chacun aurait « son expression », et que ce serait, en soi, légitime. C'est, transféré dans le langage, le tropisme de l'ego et du « c'est mon

choix ». Ce garçon ignore sûrement qu'il y a des artistes, des écrivains pour penser comme lui, et considérer que leur chère expression du moi, toute tripale, toute brute de décoffrage, a droit de cité, et même un droit divin. C'est au fond, sous une forme extrêmement dégradée, mais du coup essentialisée, l'abominable « *be yourself* » de la publicité. C'est la négation obstinée, infantile, du principe de réalité. C'est, si l'on veut aller au bout, l'idée terrible que nous ne devons rien aux autres. Faute peut-être d'en avoir rien reçu.

Il a dû le sentir, d'ailleurs, car il a ensuite fourni le soustitrage : « En gros, ce que je voulais dire quand je lui ai dit ça, c'est arrête de venir ici car tu fous ta merde. Si tu viens ici, aide les gens. » Traduction fort infidèle, on le voit, et qui ne dit pas grand-chose de plus, même « en gros », que le texte original. Si, pourtant. Si. Elle dit quelque chose de plus, qui est pathétique. « Aide les gens. »

8 juillet

Tournée

Qu'un film (en l'occurrence il faudrait dire une œuvre, ce qui s'appelle une œuvre) puisse toucher au plus vif de ce dont souffre notre société, avec la précision de l'acupuncture, et qu'il le fasse sans phrases, comme en se jouant, par la grâce de l'image, des acteurs, du rire et de l'émotion qu'ils éveillent, voilà qui n'arrive pas tous les jours. Et qui a rempli ma semaine. À ceux qui verront ce film dans dix ans, dans vingt ans, je dis d'avance : la France de 2010, ne cherchez pas, c'était ça. Elle est là.

Tournée, de Mathieu Amalric, n'ambitionne pourtant pas, en apparence, de prendre à bras-le-corps les problèmes du temps.

Un spectacle de strip-tease « *new burlesque* », promené par un producteur décafé du nom de Joachim, avec quatre artistes américaines qui parlent à peine français, ce n'est pas un sujet politique ou social. Géographiquement même, la tournée reste sur la tangente : Le Havre, Nantes, La Rochelle, Bordeaux. Le triomphe parisien espéré n'aura pas lieu, et le producteur dit avec regret à ses artistes (je cite de mémoire) : « J'aurais aimé vous faire connaître mon pays. »

Le miracle est qu'avec cette histoire improbable, le film nous donne à sentir le point de tension extrême où nous en sommes arrivés entre le désir de vivre (de rire, de créer, de faire ce qu'on aime) et la pression écrasante du besoin, de la crainte ambiante, de l'étouffement quotidien, d'une société qui se durcifie à toute allure. C'est ce réceptionniste d'hôtel qui déclare, tétanisé, qu'il lui est impossible de baisser légèrement le son de la musique. C'est cette employée de pompe à essence qui en deux minutes semble prête à tout planter là pour partir avec Joachim. C'est cette caissière de grande surface qui, déçue de ne pouvoir entrer dans la troupe (elle a vu le spectacle), l'injurie soudain avec toute la fureur de l'amour déçu.

Joachim n'a pourtant rien d'un enfant de chœur. Mais lui et ses danseuses persistent envers et contre tout dans leur rêve de saltimbanques mélancoliques et joyeux. C'est un film sur la liberté. Qui ne veut pas mourir. On ressort plein de reconnaissance pour cette œuvre à la fois actuelle et intemporelle, parce que c'est beau, parce qu'on nous a dit ce qu'il y a en nous, et que pour une fois, sacré nom de nom, on ne nous donne pas tort.

9 septembre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mort, ajoute Ariès, qu'on la repousse indéfiniment ou qu'on la dissimule à tout prix, nous renvoie à un idéal de consommation indéfinie de possibilités de vie, de performance et de concurrence. Ajoutons donc: au règne du fric.

Tel est le radieux avenir libéral et techno-marchand. Il est réconfortant de penser cependant qu'il ira de lui-même vers l'enfer. Après tout, le misérable état de vieille momie multigreffée, immarcescible et collagèneuse sera peut-être la punition immanente du riche qui a laissé crever Lazare devant sa porte.

17 novembre

Fnaquons !

Soyons juste : tout ce qui advient dans ce pays n'est pas de la faute du gouvernement. Il se produit même des évolutions qui lui échappent complètement. J'y songeais hier en me rendant à la Fnac de la rue de Rennes, à Paris. Je n'ai rien en principe contre cet établissement, dont je suis client de temps à autre. Mais il y a des choses qui sont significatives, et il faut les dire.

La Fnac s'est dotée d'une nouvelle et impétueuse devise : « *Fnac it !* » Cela doit venir d'un verbe *to fnac*, que je ne connaissais pas et qu'on pourrait franciser en *fnaquer*. Fnaquons donc. Cela commençait à fnaquer dès le trottoir, où s'affichait un gigantesque « jeune » aux cheveux descendant jusqu'au nez, et qui tentait de lire un livre à travers cet épais rideau. Il s'agissait du Goncourt des lycéens, qui apporte, paraît-il, « un point de vue forcément différent sur la littérature ». Différent de quoi, on ne sait pas, l'important était qu'il le fût « forcément ». *Fnac it !*

Le fnaquage, ou le *fnacking*, si j'ai bien compris, se pratique

en particulier en un lieu nommé « nouvel espace tendance Fnac ». Je manquais de temps, mais je me propose d'y retourner pour voir ce que peut bien être un « espace tendance ». Ce doit être là, je suppose, qu'on peut assister au « *showcase* de Babet ». Le *showcase* serait-il une des modalités du fnaquage ? Allons donc fnaquer par *showcase* dans l'espace tendance ! On pouvait aussi, toujours sur le trottoir, « toucher la musique », au moyen de la « vitrine audioactive ». Quand donc pourrons-nous renifler le cinéma et écouter la sculpture ?

Le fnaquage continuait à l'intérieur, où le roman de Michel Houellebecq jouissait d'un présentoir spécial jumelé avec le nouveau volume des aventures de Largo Winch. Non loin de là, un autre présentoir suggérait une « idée cadeau » originale : le livre où Natascha Kampusch relate son calvaire de huit ans dans la cave d'un M. Priklopil. La malheureuse n'a donc pas tout perdu puisque elle a accédé au rang enviable d'idée cadeau. Voilà du fnaquage ou je ne m'y connais pas ! J'en fus bientôt détourné pour m'intéresser au Drone de Parot, « une nouvelle façon de jouer avec la réalité augmentée », et au Kinect™ grâce auquel « la manette, c'est vous ». J'ai tenté de m'imaginer en manette ; ça doit permettre de mieux fnaquer.

Soyons juste (*bis*) : j'ai quand même trouvé, au troisième étage, le livre que j'étais venu chercher. Après tout, comme dit le proverbe : qu'importe le *fnacon*...

24 novembre

Avec les malussés

« On les amène à travailler sur comment on les fait s'interroger sur la crise de leur projet de vie », explique avec animation cette jeune femme à son voisin, près de moi dans le métro. J'essaie de

remonter la pente. Le projet de vie en crise. Sur lequel « on » les fait s'interroger. Mais tout ceci s'enclenche, inexorablement. Car il ne s'agit pas seulement de s'interroger sur la crise du projet de vie. Il s'agit de « travailler sur comment » on les fait s'interroger... « Sur comment. » Voilà qui ferait hurler mon confrère Renaud Camus. Il a écrit des pages inoubliables concernant ce « sur comment ». Mais il ne s'agit même pas de travailler sur comment, etc. Il s'agit d'y être « amené ». Le projet de vie, on n'y est pas encore...

J'aimerais savoir qui est ce « on » (qui amène à travailler, etc.). Mais surtout j'aimerais savoir qui sont « les », ceux qui ont un projet de vie en crise sur comment, etc. Ce sont eux, « les », qui m'intéressent, avec leur crise de projet de vie. Là-dessus, mon regard se porte sur une affichette, qui concerne « les malussés ». C'est une société d'assurances. « Permis retiré ? Trop de sinistres ? Mensualités impayées ? SOS Malus ! » Et vous, les malussés, on vous arrangera votre affaire.

Et j'ai compris à qui s'adressait la jeune femme qui fait travailler sur comment, etc. Ça devait être aux malussés. Aux malussés au sens large. Aux malussés de la vie. On est malussé de la vie comme on est accidenté de l'espoir ou polytraumatisé de l'amour. Je ne ris pas, croyez-le. Ni de cette jeune femme, ni des malussés de tout. Je crois même que je suis avec eux.

Qu'à cela ne tienne ! En descendant du wagon, j'ai vu une autre affiche qui indiquait « J'ai mon banquier dans la poche » (grâce au Crédit Machin). Et une autre qui disait : « Si vous aimez les déjantés... » (pour je ne sais quelle émission de radio). Allons, les malussés ! Vous qui réfléchissez sur comment vous interroger sur votre crise de projet de vie ! Un peu de courage !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

même que les chaînes Bloomberg ou BBC World News. Honte sur moi: je n'ai pas osé signaler que je lisais quelquefois *L'Huma* ou *Causeur*. Et là, comme Pierre dans l'Évangile, j'ai entendu le coq chanter... Pire encore: je n'utilise pour « me tenir au courant » ni un smartphone, ni un iPad. J'ajoute que je ne suis membre d'aucun *think tank*. Je *think* tout seul, dans mon petit *tank*, rue de la Glacière, sixième étage gauche.

Bref, je crains fort d'avoir gravement nui à mon image, et de me retrouver dès l'année prochaine rétrogradé au nombre des PEPVI (Personnalités Européennes Pas Vachement Influentes). Comme dit Benjamin Biolay : il va falloir faire avec... ou plutôt sans.

9 mars

Elle aime ça

La photo date de décembre dernier, je ne l'ai découverte que ces jours-ci. C'est donc un peu du réchauffé. Pourtant, au vu des derniers sondages, je crois utile de l'évoquer pour ceux qui, comme moi, ne la connaissaient pas.

Elle représente Mme Marine Le Pen auprès de son papa octogénaire. À côté d'eux, un gros titre : « Marine n'est pas chaleureuse, mais elle aime boire, manger et baiser, comme son père. »

Placée entre guillemets, la phrase semble donnée comme extraite de l'ouvrage de Mme Christiane Chombeau, exjournaliste du *Monde*, consacré à la présidente du FN. Je l'attribuerais, *a priori*, plutôt à M. Le Pen lui-même. Ce petit côté guilleret, du genre « nous, on est des bons vivants, on n'est pas des coincés », me paraît tout à fait dans son style. Et je parierais volontiers que ni sa fille, ni lui ne sont mécontents de

sa divulgation, persuadés qu'il existe un public que remplira d'aise une information d'un si haut intérêt. Quant à la feuille de chou qui a cru bon d'en faire une « accroche », je préfère ne pas savoir quelle elle est, pour pratiquer ce racolage qui ne révèle pas une bien haute conception du journalisme.

Ni de la vie politique, d'ailleurs. Laquelle n'a pas commencé aujourd'hui à chercher la trivialité et à s'y complaire, de tutoiements ostentatoires en expressions plus ou moins (ou trop) familières prononcées délibérément dans l'espoir qu'elles seraient reprises par les journaux. On croyait sans doute, en parlant mal, qu'on aurait l'air « proche des gens ». Je me rappelle telle déclaration d'un candidat potentiel à la présidence, expliquant que la France « avait des démangeaisons dans le bassin » et attendait d'être « prise ». Le comportement de Nicolas Sarkozy (encore qu'à cet égard, on doit le reconnaître, il se soit légèrement calmé) porta ensuite au plus haut niveau de l'État un style vulgaire qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait imaginé de se permettre.

On en est donc aujourd'hui à trouver naturel, voire amusant, de faire savoir à l'opinion publique que Marine Le Pen « aime baiser, comme son père ». Ce n'est pas que cela éveille en moi une quelconque bégueulerie. Quant à l'indignation, elle serait probablement disproportionnée sur un tel sujet. Je me suis seulement rappelé un mot de Chateaubriand : « Il y a des temps où il ne faut dispenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre de nécessiteux. »

16 mars

Le bruit des baskets

Était-ce pour l'anniversaire de sa mort ? Dimanche, à la

supérette G20 de mon quartier, une radio rediffusait *Le bruit des bottes*, de Jean Ferrat. Dans cette chanson écrite aux alentours de 1980, Ferrat alertait sur la possibilité d'un coup d'État fasciste, en cas, par exemple, d'arrivée de la gauche au pouvoir. Beaucoup, dont j'étais, partageaient cette crainte, que les faits semblaient justifier : il y avait les précédents de la Grèce, du Chili et d'une bonne partie de l'Amérique latine, où les régimes à képis étaient soutenus à bout de bras par les mêmes USA qui avaient martyrisé le Vietnam.

L'histoire a des cheminements imprévus : trente ans plus tard, il reste à constater que nous étions menacés par tout, sauf par cela. Comme Pasolini l'avait pressenti, le capitalisme multinational a rompu les amarres avec les formes anciennes de domination. L'acceptation empressée des revendications strictement sociétales, la promotion d'un nouvel individualisme hédoniste, la concurrence mondiale du travail, l'endettement permanent et encouragé, s'ajoutant aux désillusions du communisme réel, lui ont fourni des masses atomisées, soumises, peu capables d'une contestation structurée du système. Je ne sais quel ploutocrate américain proclamait récemment : « La lutte des classes existe, et nous sommes en train de la gagner. » Ces gens-là ont compris que la séduction est plus efficace que la violence pour asservir les peuples.

Il doit être désormais entendu que nos gouvernants nous aiment et ne veulent que nous protéger. Et quand ils se rendent invisibles, c'est pour ne pas être importuns. Les mouchards sont technologiques, le flicage confié au code-barres et à la puce, la traçabilité numérisée ; le collectivisme est celui des marques ; l'enrégimentement est festif. Les ennemis désignés du système sont les fumeurs persistants, les virus virtuels, les misogynies s'il en reste, les déchets non triés et les tapis-puzzles à base de formamide. La propagande organisée n'incite qu'à la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

inerte ne serait-il pas celui d'un mort ? La réponse survient aussitôt. Mais non, mais non, voyons ! Ce n'est pas un cadavre ! Ce corps est bien le vôtre, en pleine forme, entre une séance de spa et un dîner couleur locale. On vous le répète, toute réalité fâcheuse vous sera épargnée !

Mais le plus pathétique est ceci : l'affiche renvoie à un site bonjour-tunisie.com, émanation des instances officielles du tourisme en Tunisie. C'est donc ce pays lui-même qui nous presse de venir, envers et contre tout, nous faire bronzer à Hammamet ou à Djerba, et brandir nos appareils numériques devant l'amphithéâtre d'El Djem. Et l'on sait bien pourquoi : la Tunisie a besoin du tourisme. Elle a besoin de remplir les usines à vacanciers étendues sur des kilomètres de littoral. Ce peuple a besoin de se faire le domestique d'autres peuples plus fortunés, dans leurs occupations les plus futiles. Quoi qu'il arrive, et quand bien même il saignerait. Et, dictature ou pas, c'est le Touriste qui doit demeurer à tout prix le petit roi du monde.

25 mai

La bonne moyenne

Normal ! Le qualificatif, à ce que je puis voir, a fait le tour des sites et blogs à la vitesse de la lumière. M. Hollande se l'était déjà attribué en janvier, sans que cela fasse beaucoup parler. Mais il y revient. Au moment même où la (supposée) « anormalité » de M. Strauss-Kahn vaut à ce dernier un nombre considérable d'UBM (UBM : unités de bruit médiatique – ce n'est pas moi qui l'ai inventé, ça existe !), François Hollande a magnifiquement profité de sa chance. Lui, il est normal ! Sans s'être demandé, apparemment, s'il y a vraiment là de quoi griser l'électorat, et si cette « normalité » ne va pas devenir pour lui

le même boulet que fut sa « bravitude » pour Ségolène Royal.

Moins remarqué: il y a contagion. Au cours de l'émission *C politique*, M. Mélenchon, qui venait d'évoquer l'affaire DSK, s'est vu demander comment il se comportait, lui, dans sa vie personnelle, par une Mme Muhlman qui n'hésita pas, devant une réponse un peu vague, à le pousser dans ses retranchements: « Précisez, précisez ! » Et l'on put voir M. Mélenchon, d'ordinaire si fort en gueule devant les journalistes, bafouiller un instant avant de déclarer qu'il se considérait comme un homme... normal ! Quand on y réfléchit, on se demande ce qui est pire, de la question ou de la réponse.

Il est à craindre que Dominique Strauss-Kahn (cela dit sans préjuger, naturellement, de sa culpabilité), n'ait porté un mauvais coup à la vie politique de ce pays, et pas seulement en ce qui concerne les grandes manœuvres de l'élection présidentielle. On voulait tout savoir du patrimoine des hommes publics ; on avait l'œil sur leurs amitiés et fréquentations ; on scrutait leur état de santé physique. On pourra maintenant leur demander des comptes sur leur libido, leur surmoi plus ou moins lourd, leur « ça » plus ou moins insistant, etc. En affirmant de façon aussi indéfinie sa volonté d'être normal, M. Hollande se prête d'avance à un contrôle collectif sans limites.

Le fait est que, moyennement séduisant, moyennement éloquent, moyennement président d'un conseil général et moyennement de gauche, il ressemble en effet assez à ce qu'il dit. C'est bien ça le plus effrayant.

7 juin

Nouveau fléau

Or donc, les téléphones portables sont cancérogènes. Aux

dernières nouvelles, les cornichons aussi (ça ne s'invente pas). Ils augmentent de deux degrés la température de l'encéphale (pas les cornichons, les téléphones) ; voilà bien en effet de quoi se faire disjoncter la cafetière. L'espèce humaine s'alarme : la requête « dangers téléphone portable » sur Google donne un million trois cent soixante-dix mille réponses. Je ne les ai pas toutes consultées, mais je suis tombé au hasard sur un site qui annonce gaiement : « Portables, wifi, ordinateurs, TV, radio... Le siècle de tous les dangers ! » Nous voilà bien perplexes. Nous les avons achetés, les portables ; puis nous les avons remplacés par d'autres portables de diverses « générations » ; puis re-remplacés pour être encore plus dans la modernité high-tech. Nous en avons offert à nos enfants. À présent, on nous avertit qu'il vaudrait mieux ne pas s'en servir.

À moins de se munir, bien sûr, d'une nouvelle invention (qu'il faudra acheter aussi) : l'absorbeur d'ondes magnétiques DBH. Dispositif qui supprime les perturbations des ondes électromagnétiques « en les déphasant en ondes compensées ». Élémentaire, mon cher Watson ! Encore que, du train où vont les choses, on peut prévoir que d'ici un an ou deux on nous alertera sur les dangers de l'absorbeur d'ondes magnétiques, qui pourrait bien, à force d'absorber tout ce qui bouge, vous siphonner la comprenette.

Car il n'y a pas que le péril physique, il y a aussi les dangers du stress, de la dispersion, de l'addiction ! *Le Monde* évoquait l'autre jour de courageux utilisateurs de smartphones, qui ont décidé de réagir. L'un a « récupéré un vieux téléphone à clapet, sans applis ni internet ». Un autre s'enfuit régulièrement du côté de l'Annapurna. Les Américains, de leur côté, ont institué un « National Day of Unplugging ». On peut s'inscrire aussi à « un stage pleine conscience ». Le stage pleine conscience, aux dires d'un adepte, permet « de vivre à fond le moment présent, de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

m'a dit... » Tous les témoins sont d'accord : Georges Marchais savait pertinemment qu'il fallait sortir de l'inféodation au PCUS. Alors, qu'est-ce qui l'a toqué, ce jour-là ? Le PCF allait payer très cher ce moment. (Sauf que nous y sommes toujours, nous autres, en Afghanistan, je le note au passage.)

Alors ? Alors les combats humains. L'histoire qui est, sur le moment, illisible. Les erreurs, les regrets. Le dernier Georges Marchais avait manifestement de la peine, il pensait qu'il s'était trompé. Et nous, nous allions perdre un grand parti populaire, oh, certes, trop sectaire... Bien sûr... Mais on allait perdre un grand parti du peuple. Et je ne vois pas là de quoi aujourd'hui se réjouir.

12 octobre

Quatre sur cent ?

Non, contrairement aux apparences du titre, cette chronique ne parlera pas de la « primaire citoyenne » ! On verra bien qui sortira du chapeau. Je vais parler plutôt de quelque chose qui m'a fait plaisir, et ce n'est pas si fréquent dans notre France (toujours) sarkozyenne.

L'Académie française vient en effet de prendre une initiative lumineuse : établir sur son site internet une page *Dire, Ne pas dire*, destinée à corriger les fautes du langage courant, ou ce qu'elle appelle les « ridicules » de la langue moderne. Voilà qui paraîtra bien frivole, et qui certes ne résoudra pas la crise.

Et qui surtout repose la question : le bon usage, pourquoi faire ? Je répondrai : parce que chaque mot perdu nous prive d'une idée, et parce qu'il est aussi utile d'éviter les fautes de français que les fausses notes en musique ou les erreurs dans les factures. Je trouve intéressant et profitable pour tous de (se)

rappeler qu'il vaut mieux dire « s'occuper de ses enfants » plutôt que « gérer ses enfants », « ne vous inquiétez pas » ou « comment donc ! » plutôt que « pas de souci », « florilège » plutôt que « best-of », « affecter » plutôt qu'« impacter », je travaille « à Lyon » et non pas « sur Lyon ». Qui néglige les petites choses finira par négliger les grandes ! Et puis quoi : s'intéresser aux mots et aux tournures, c'est tout simplement un plaisir qui ne coûte pas cher.

Mais le plus intéressant n'est pas là. Il y a un petit détail qui mérite d'être relevé dans cette innovation de la vieille dame du quai Conti. Sur cette page, et sur une autre intitulée « questions de langue », chacun peut exposer ses propres interrogations ; le service du dictionnaire fournira des réponses individuelles ou regroupées. Cela veut dire que l'entreprise est discrètement participative. L'Académie, qu'on taxe si souvent d'élitisme, s'adresse à chacun de nous, pour nous associer à la préservation – et aussi à l'évolution raisonnée – de notre langue.

Ma foi, et pour reprendre un pourcentage désormais proverbial, si quatre Français sur cent ouvraient de temps en temps cette page, et même si les quatre-vingt-seize autres s'en fichent, je trouve que ce serait réconfortant. Car c'est une initiative citoyenne. Sauf que l'Académie (je suppose) recommanderait plutôt de dire : civique.

19 octobre

« La gauche telle qu'on l'entend »

Je ne sais plus où j'ai pêché cette formule de François Hollande : « La gauche telle qu'on l'entend aujourd'hui... »

En tout cas, je ne l'ai pas inventée. Et avec ma manie de lorgner l'emploi des mots, je me suis demandé ceci : dans « la gauche

telle qu'on l'entend aujourd'hui », que désigne au juste ce « on » ? « On », en grammaire, c'est un pronom indéfini. Cela dit bien ce que ça veut dire : je ne sais pas qui, au juste, « entend la gauche » comme ceci ou comme cela.

Et puis il y avait l'adverbe « aujourd'hui ». Je me suis demandé quel laps, quelle période, quelle ère, quelle datation enfin, recouvrait cet « aujourd'hui ». Et en quoi, et sur quel point, cet « aujourd'hui » se différencierait d'un « autrefois » qui n'est pas défini non plus.

Pour des raisons analogues, j'ai écarté l'idée d'aller voter à une élection primaire où l'on me demandait de confirmer que je suis « de gauche » (telle qu'on l'entend aujourd'hui ?). Je n'estime pas avoir à me justifier de sentiments dits « de gauche » (ou pas). Je n'admets pas qu'on me demande de produire des déclarations sur l'honneur comme quoi je pense bien. Ensuite, le contenu de cette déclaration est un sac rempli d'évidences: il faut être pour la justice, l'égalité, etc. Mais qui dirait qu'il se prononce pour l'injustice et l'inégalité?

Et puis, lundi soir, les choses se sont clarifiées. Émoi national : l'agence Moody's indiquait qu'elle ne maintiendrait pas forcément le triple A de la France. Nous vîmes M. Baroin déclarer, l'œil humide, qu'il ferait l'impossible. Après quoi on demanda son avis au candidat de « la gauche telle qu'on l'entend aujourd'hui ». Et je vis un François Hollande sévère expliquer que l'actuel gouvernement n'avait pas fait ce qu'il fallait pour garder le triple A. Conclusion sans appel : « Ce sera à nous de le faire. »

Eh bien voilà, j'ai ma réponse. François Mitterrand mit deux ans avant de se coucher devant les injonctions du capitalisme et de la finance. Jacques Chirac, après ses rodomontades sur la fracture sociale, n'eut besoin que de trois mois. François Hollande bat tous les records : six mois avant l'élection, il est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
464/2012

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie
en février 2012

N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : février 2012

Imprimé en France

Pour être informé des publications
des Éditions Desclée de Brouwer
et recevoir notre catalogue,
envoyez vos coordonnées à :

Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur
75011 Paris

Nom :
.....
Prénom :
.....
Adresse :
.....
.....
.....
Code postal :
.....
Ville :
.....
E-mail :
.....
Téléphone :
.....
Fax :
.....

Je souhaite être informé(e) des publications
des Éditions Desclée de Brouwer

